

les yeux pour le voir ; il y a encore, voyez-vous, bon nombre de terres incultes. Et puis la pêche est là qui épuise le plus gros de la faim.

On ne peut trouver de terme de comparaison à une pareille insouciance que dans ces indiens qui errent au sein des immenses plaines du Nord-Ouest. Dès que les paturages manquent pour les troupeaux, on lève la tente et on va plus loin.

Il viendra pourtant un temps où il faudra malgré soi ouvrir les yeux. Et comment ? Tenez, M. le Rédacteur, voyez ce qui arrive ici, à Carleton. C'est une des plus grandes et des plus riches paroisses de la Baie. La population y est presque toute catholique. A venir jusqu'à ces dernières années, chaque père, en mourant, divisait son domaine entre ses enfants. C'est le système français. Et vous allez voir ce qui en est résulté. A force de diviser et de subdiviser, voilà qu'on ne peut plus continuer ce système qui ne serait possible que si on pouvait agrandir tout en morcelant. Mais les montagnes sont là qui disent à la charrie : tu n'iras pas plus loin. — Il faut pourtant, dit le cultivateur, que je défriche pour établir tous mes garçons. — N'importe, répond la montagne en redressant son front de pierre, tu n'iras pas plus loin.

Le jeune homme doit alors se pourvoir ailleurs ; et déjà, dans la paroisse voisine, Maria, plusieurs terres s'ouvrent par des recrues venues de Carleton. L'aîné héritera donc seul du bien paternel, et aidera ses frères à s'établir. C'est le système anglais, et au point de vue national, il me paraît préférable. A Carleton maintenant, chacun y étant borné et forcé de vivre entre des limites assez étroites, on s'appliquera davantage à cultiver, et à bien cultiver. De cette manière, on aura un peu moins de fatigue et beaucoup plus de profit.

Maria progresse rapidement. Ces bonnes gens ont fait beaucoup pour Dieu, et Dieu, à son tour, fait beaucoup pour eux. C'est bien l'application pratique de cette parole de l'Évangile : *Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous sera donné par surcroît.* Cependant on y regrette de voir, tous les ans, une foule, disons la vérité entière, la plupart des jeunes gens s'en aller en pêche pour ne revenir que l'automne. Ça fait mal au cœur patriote de voir s'éloigner ainsi cette foule de jeunes gens forts et vigoureux, qui vont au loin perdre souvenant à la fois santé et vertu ; tandis qu'en restant sous le toit paternel, ils contribueraient au bien-être général, et conserveraient plus facilement leurs forces et leurs mœurs. Ajoutez que depuis quelques années, la pêche est si peu productive que la plupart de ceux qui s'y adonnent en reviennent emalades. Dieu le veut, afin que l'on comprenne où l'on doit chercher les vrais biens. Il a été dit à l'homme : tu cultiveras la terre, et voilà la vocation de la famille humaine. Plus il y aura de cultivateurs chrétiens et laborieux, plus la société sera tranquille et heureuse, et mieux elle accomplira ses destinées.

Cascapédiac a peu la manie de la pêche ; mais une autre plaie le ronge, une autre lèpre le dévore : c'est le mélange de population. Les catholiques et les protestants y sont, en effet, en égal nombre à peu près. Un correspondant qui signe J. Bte, disait dernièrement sur le "Courrier du Canada," que c'était grâce au ministre protestant si l'union régnait entre les deux partis. Comme cela signifie que l'écrivain qui parle ainsi est protestant ou guère mieux, passons lui cette balourdise. S'il eût été catholique, il eût vu que les presbytériens sont toujours eux-mêmes, vis-à-vis des catholiques qui ont à, leurs yeux, un autre tort : celui d'être français. S'il eût été catholique, il eût vu encore que les catholiques de Cascapédiac, inspirés par des motifs de religion, de justice et de fraternité, et suivant les avis de leur curé, vivent dans l'union, la paix et la sobriété. Si J. Bte. ne savait pas cela, (et je crois qu'il l'ignore, car les mauvaises langues répètent qu'à son passage à Cascapédiac, il voyait les étoiles

en plein jour) il aurait mieux fait de se taire que d'insulter indirectement les catholiques qui l'ont reçu poliment.

Les Cascapédiacs catholiques sont comme ceux de Carleton et de Maria, attachés à la routine en fait d'agriculture, et ils ont beaucoup de peine à soutenir la concurrence avec les protestants, presque tous Écossais, synonyme de bons cultivateurs. Ceux-ci sont ingénieux, inventifs et surtout vivent de peu. Ils seraient tous à l'aise, s'ils ne buvaient beaucoup plus qu'ils ne mangent. Toujours est-il qu'ils ne tirent pas trop mal leur épingle du jeu. Leurs terres se défrichent rapidement, leurs enfants s'établissent et prospèrent, tandis que les catholiques *vivotent* à côté d'eux. Espérons que ces derniers verront leur état s'améliorer peu à peu.

Cette année, il a été semé beaucoup de sarrasin à Cascapédiac, c'est un essai qu'on veut faire. On s'en est procuré une variété nommée en anglais *blue buckwheat*, elle a les fleurs blanches et bleues, et le grain beaucoup plus gros que l'autre. Il est presque mûr à présent et a la plus belle apparence. Ce qui a poussé à faire cet essai, ce sont les tristes récoltes de blé que nous avons dans ce comté depuis quelques années. Cette année, c'est pire que jamais, en sorte qu'on se propose généralement de n'en pas semer pour quelque temps.

Dans nos paroisses, on se plaint aussi bien fort de la maladie des patates. Beaucoup de champs où on en a semé sont dépouillés de toute verdure : les tiges sèchent en quelques jours, et le désastre est déjà si grand, qu'on craint, vu les pluies qui ne cessent de nous visiter plusieurs fois par semaine, de ne pouvoir en sauver même pour la semence. A la volonté du bon Dieu qui nous frappe pour nous obliger à nous tourner vers lui. On m'a rapporté qu'un cultivateur avait fauché toutes les tiges de ses patates, à la première apparition du fléau. Cependant c'est un moyen qui a déjà été essayé, et je ne pense pas que le succès réponde à ses espérances. D'autres les saupoudrent de chaux, choisissant un temps humide et une bonne brise ; ce moyen ne m'inspire guère de confiance non plus, vu qu'il n'empêche probablement pas le *virus* de communiquer promptement par le moyen des fibres de la tige aux tubercules, tandis que la chaux ne peut produire qu'un effet extérieur. On remarque que les patates longues dites "Jenny Lynd" pourrissent bien moins que les autres. Par malheur, ce sont celles que l'on prise le moins ; vu leur chair aqueuse, on les fait servir pour les animaux seulement.

Je pense que le meilleur remède serait de renouveler la semence ; soit en renouvelant les patates elles-mêmes au moyen des graines que contiennent les baies et que l'on appelle communément *grelots*, soit en exportant quelque espèce nouvelle — Peut-être aussi serait-il bon de mettre la chaux dans les sillons en même temps que l'on sème. En attendant que l'on trouve et que l'on emploie le vrai remède, le pauvre peuple souffrira beaucoup de ce fléau. Car, comme on l'a si bien dit, la patate est le pain du pauvre.

Je m'aperçois que j'abuse de votre patience. Je m'arrête donc, remettant à plus tard à vous donner des nouvelles de nos récoltes de céréales, et à compléter plusieurs points que je n'ai fait qu'effleurer.

En terminant, je fais les meilleurs souhaits pour que votre *Gazette* obtienne une circulation de plus en plus étendue.

JOSEPH SANSPAGON.

RECETTE.

Méthode écossaise de conserver les œufs.

Plongez les œufs pendant une minute ou deux dans l'eau bouillante, de manière à coaguler une partie du blanc et former ainsi, dans tout le pourtour de l'œuf, une couche mince qui en protège l'intérieur contre l'accès de l'air.